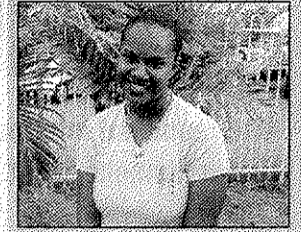


Le documentaire chinois presque indépendant

Ils ont dit

Véronique, 19 ans, Poindimié, Tibarama
« *Gaza crève l'écran* »



« J'ai aimé plusieurs films dans ce festival. Mais, à ce jour, celui qui m'a le plus marqué est « Gaza crève l'écran ». Parce qu'il montre la dure réalité de la guerre. Ce n'est pas comme dans les journaux télé. Là, on voit vraiment ce qui se passe là-bas sur le terrain, avec des morts, des blessés graves... C'est horrible et à ne pas montrer aux enfants. » (NDLR : ce film de Samir Abdallah repasse aujourd'hui à 15 heures à la médiathèque du Nord)

Emilie, 30 ans, Paris
Un public mélangé



« En visite chez ma mère, à Nouméa, je suis montée à Poindimié à l'occasion de ce festival du cinéma des peuples. Je découvre en même temps la côte Est et ce festival qui m'enthousiasme. Le public est mélangé. La diversité est autant dans la salle que sur l'écran. C'est ce qui me plaît. »

Huit films documentaires chinois indépendants étaient au menu du Festival ânû-rû âboro, hier à la médiathèque du Nord et à la tribu de Napoémien. Le premier du jour, « Rue Meishi », a permis au public de vivre la détresse des habitants de Pékin, frappés par la destruction de leurs habitations sur ordre du gouvernement dans la perspective des jeux Olympiques.

Cette journée thématique était une première pour le Festival ânû-rû âboro. « En 2008, nous avons déjà commencé à recevoir quelques films chinois, explique Jean-François Corral, délégué général du festival. En 2009, nous en avons reçu une quinzaine d'autres envoyés par un réalisateur belge qui vit en Chine, Olivier Meys, et sa compagne, Zhang Yaxuan, cinéaste et responsable du Cifa (Chinese independent film archives). Elle est « la » spécialiste chinoise du cinéma documentaire indépendant. Un film du couple, « Dans les décombres » a été présenté lors du festival 2009 et nous avons décidé de consacrer une journée spéciale à ces documentaires pour l'édition 2010. »

soubresauts parfois violents, il y a une explosion du cinéma documentaire indépendant », poursuit le délégué du festival.

Lors des discussions d'après-films hier, Olivier Meys et Zhang Yaxuan ont d'ailleurs expliqué le mécanisme enclenché depuis la mise sur le marché des petites caméras numériques, accessibles et maniables par les particuliers. Les réalisateurs de ces films indépendants ne sont en effet, à ce jour, pas des professionnels, mais des gens ordinaires qui filment leur quotidien. D'où l'intérêt de la journée d'hier qui a plongé le public dans la vie des Chinois d'aujourd'hui, en dehors des clichés classiques.

Concernant « Rue Meishi », film comprenant surtout des images tournées par un homme concerné par le problème, Zhang Jinli, on observe une lutte du pot de terre contre le pot de fer,

« En Chine, tout n'est pas blanc ou noir, il y a aussi du gris ! »

Huit films ont ainsi été sélectionnés parmi les 70 reçus, dont un pour la compétition internationale : *Aoluguya, aoluguya*, de Gu Tao (lire par ailleurs). En parallèle à la croissance économique à marche forcée de la Chine, « qui crée des tensions dans les rapports sociaux et des

entre des petites gens d'un quartier populaire qui ont très peu de moyens pour lutter contre la décision gouvernementale d'élargir un axe routier en réquisitionnant maisons et terrains dans le vieux Pékin, en échange d'indemnités jugées ridicules, voire illégales par les propriétaires.



Les explications données par Chloé Tan, Zhang Yaxuan (au centre) et Olivier Meys ont permis au public d'apprendre beaucoup de choses sur le documentaire chinois indépendant.

Les intervenants ont notamment bien expliqué que le gouvernement pourrait évidemment accentuer la répression envers ces documentaristes amateurs, mais qu'il n'y a pas de système financier autour de ces productions et que cela permet,

en gros, de pouvoir exprimer personnellement ce qu'on pense tant que cela n'est pas relayé à la masse de la population.

Et, bien sûr, en veillant à ne pas toucher à certains sujets qui pourraient fâcher le pouvoir central !

Une situation traversée donc par de multiples contradictions qui fait dire à Olivier Meys « qu'il n'y a pas que du blanc ou du noir en Chine, mais qu'il existe aussi une zone de gris. » L'image est parlante.

Xavier Heyraud

Un film, un avis

Simeï Paala, Poindimié sur Rue Meishi

« Comme si toute sa vie s'écroulait dans ces gravats »



« On ressent bien dans ce film que le combat que les gens mènent est peine perdue. Tout un quartier est concerné, mais on a l'impression que chaque famille proteste seule. Comme c'est dans le système communiste chinois, ils craignent sûrement d'être réprimés s'ils se regroupent. À la fin,

c'est triste de voir Zhang Jinli pleurer devant sa maison qui tombe. C'est un peu comme si toute sa vie s'écroulait dans ces gravats. En voyant ce film, on peut se dire qu'on a de la chance de vivre dans un régime démocratique. Et on peut se demander si ces réalisateurs ne risquent pas la prison. »

Gros plan. Gu Tao, réalisateur de *Aoluguya, aoluguya*

« Le langage n'est pas un obstacle »

Durant cette journée chinoise, un film qualifié « d'unique » par Jean-François Corral, et en compétition internationale a été projeté hier soir à Napoémien : *Aoluguya, aoluguya*, de Gu Tao. Ce documentaire présente l'histoire du peuple Ewenki. Venu de Sibérie il y a plus de 300 ans, il a longtemps vécu dans la forêt des montagnes du Nord de la Chine avant d'être transféré ailleurs, en 2003, dans des habitations construites par le gouvernement.

Ce bouleversement de vie et son lot de dérives, comme l'alcoolisme ou la violence, place ce peuple devant un dilemme : rester en ville ou retourner en forêt. Mais la forêt leur appartient-elle encore ?

Gu Tao a passé trois ans à faire ce film, ce qui lui fait dire qu'à partir du moment où « on a une caméra digitale, le coût le plus important dans la réalisation d'un documentaire est le temps. »

« *Aoluguya, aoluguya* a déjà été projeté au Japon et à Sin-



Le réalisateur chinois Gu Tao a passé trois ans dans une famille Ewenki pour réaliser son film.

gapour et le sera au Festival *Shadow à Paris, mi-novembre* », souligne le réalisateur.

« J'ai pensé à réaliser des documentaires en 2002, explique-t-il. Depuis, il en a achevé trois. « Au départ, mon objectif était seulement de filmer la vie quotidienne des gens. Au fil des années, je me suis rendu compte qu'en montant toutes les images, le documentaire re-

présente comme une mémoire. »

Gu Tao (40 ans) est originaire du Nord-Est de la Mongolie intérieure. « C'est la première fois que je participe à un festival organisé sur une île. » Malgré les difficultés à communiquer, il se dit très satisfait de l'accueil et conclut : « Avec le regard et le cœur, le langage n'est pas un obstacle. »

Le programme

À la médiathèque du Nord
9 heures : *Cent mètres plus loin*, de Juan Luis de No*
10h30 : *17 août*, d'Alexander Gutman*
13 heures : *Vapeurs de vie*, de Jonas Berghall et Mika Hotakainen*
15 heures : *Gaza crève l'écran*, de Samir Abdallah*
17 heures : *Felisa*, de mari Alessandrini

À Napoémien
19 heures : *Galères*, D'amiel Courtin-Wilson
21 heures : *Femme chef de clan*, de Colette Watipan* suivi de *Whèen Hâât ou l'étui de la rame*, de Rudy Villepreux*

À Tiwaka
19 heures : *Le collier et la Perle*, de Mamadou Sellou-Diallo
20h30 : *Mémoires d'océan*, de Jean-Michel Boré*

À l'hôtel Tiéti Tera
18h30 : *Le sucre au pays de l'or vert*, d'Alexandre Rossada*